

ROBERT PINGET

LE RENARD  
ET  
LA BOUSSOLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1971 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0345-3

Je m'appelle John Tintouin Porridge. Je travaillais dans une fabrique de chapeaux mais le contact journalier du feutre me donnait des boutons sur les mains et les avant-bras, le docteur m'a conseillé de trouver autre chose. Je n'ai rien trouvé. Je fais des travaux à domicile quand on m'en procure et le reste du temps je cultive mes dons. C'est ainsi que j'ai entre autres des soucis de moraliste et d'écrivain, j'en parlais l'autre jour à la concierge qui m'a répondu sottement qu'à ce taux-là elle pourrait avoir des soucis de maréchal de France, à quoi je repartis qu'ils ne seraient pas grands, cette dignité étant aujourd'hui posthume pour ainsi dire. Cette concierge est malintentionnée à mon égard, si je lui adresse encore la parole de temps en temps, c'est vis-à-vis des autres locataires, pour n'avoir pas l'air d'un paria, je profite par exemple de ce que la dame du cinquième passe avec moi devant la loge pour amorcer, quand la porte est ouverte, une conversation. Mon amour-propre l'exige. Voilà en gros ma situation. En ce qui concerne mes passe-temps, le dernier était un ouvrage de semi-critique sur Marie Stuart, l'idée m'en était venue devant une librairie.

rie où figurait une édition des sonnets de la reine. Je ne l'ai pas achetée mais j'ai pensé qu'en seconde partie d'un livre éventuel je pourrais m'attaquer à une analyse de ces poèmes, la première étant réservée à un essai apologétique, prétexte à dire mon admiration de la malheureuse; j'ai oublié un peu le détail de sa vie mais sa fin tragique me bouleverse. La très nette division de mon livre m'autorisait à le qualifier de semi-critique. J'ai commencé la première partie, il y en avait presque trente pages, mais la rougeole m'a cloué au lit durant quinze jours, je ne suis bien qu'à ma table pour écrire, j'ai abandonné mon projet. Lorsque j'en parle je dis qu'il est au nombre de mes travaux en cours. Je donne le change. Pendant ma rougeole j'ai beaucoup réfléchi sur mon talent d'écrivain, j'ai noté quelques idées intéressantes qui m'ont occupé l'esprit, en particulier celles relatives à la vérité de ce qu'on dit. Une vraie histoire qu'est-ce que c'est ? Est-ce une histoire qui m'arrive aujourd'hui ou hier ou il y a longtemps, disons qu'un jour elle m'arrive je l'oublie et je m'en souviens plus tard, ou bien doit-elle m'arriver tous les jours et c'est mon histoire en bloc ? Si je raconte n'importe quoi sans y penser j'ai peine à savoir le vrai. En cherchant bien, on ne m'a jamais piqué avec une longue aiguille et pourtant c'est dans ma tête, dans ma tête l'envie de dire : « On m'a piqué avec une longue aiguille, je dormais, des guêpes en même temps sont venues, toute ma famille s'est fait piquer, ils enflaient l'un après l'autre, mon frère en dernier, je le vois encore près du poirier bergamote il est tombé méconnaissable, seule sa voix restait la

même, il m'a dit : « Je te laisse ma femme et mon enfant. » Déjà maintenant si je me questionne j'ai beau savoir que c'est faux, si je continue d'y penser ça m'arrive de plus en plus, j'aime tant mon frère sans le lui dire, on se chamaillait, il ne me ressemble pas mais c'est mon frère, que lorsque je le vois mort tout gonflé j'ai peur, sa femme et son enfant je n'ai pas le sou pour les nourrir, il va falloir vendre la baraque, est-ce qu'ils voudront ? Ces questions tout à coup sont ma punition d'être muet, je ne leur ai jamais dit que je les aime, il faut leur écrire, mon frère me répondra : « T'en fais pas, j'ai un testament, c'est tout réglé d'avance, depuis mon mariage j'ai des soucis, il faut tout prévoir, une femme et un enfant, ça te met du plomb dans l'ail, t'en fais pas, essaie de penser à autre chose. » Je veux bien penser à autre chose mais n'empêche qu'il me répond, lui aussi il a vu les guêpes, lui aussi est inquiet ? Si on savait comme je suis on ne me dirait pas : « Racontez tout simplement l'histoire qui nous intéresse, pourquoi compliquer. » Ils sont heureux. Si, si, les gens sont heureux. Ils parlent du malheur par manie, ils disent que le café augmente, la viande, les impôts, les gosses, mais il faut être heureux pour dire : « Je ne comprends pas, qu'il aille se faire pendre avec ses casse-tête, laissons l'Allemagne aux Allemands et les aliénés à l'asile. » Les gens qui ne comprennent pas, sache-le bien, les gens qui hésitent, qui se réservent, ils sont heureux, c'est un signe infailible. Ils reviennent chaque soir du travail, ils enlèvent leurs chaussures, ils ouvrent la T.S.F. et ils attendent la soupe. Ces gens-là j'ai essayé de les aimer, ils ont

parfois un air qui trompe mais bien vite si tu leur parles de toi ils t'injurient, ton chagrin leur fait horreur. Heureux ils sont. Je ne les aime pas. Ce n'est pas par bravade, j'ai essayé, je ne pouvais me payer le luxe de choisir, je les ai fréquentés mais maintenant ce n'est plus possible. Ils sont très nombreux. De même les livres qui racontent des histoires simples, j'ai la chair de poule quand je les ouvre, aussi lorsqu'on me prête un livre je demande : « Est-ce une histoire simple ? » Toi tu sais ce que je pense c'est pourquoi nous finirons par nous rencontrer. Je n'ai rien à nous dire, rien, et toi tu veux entendre ma voix c'est tout.

On m'a piqué avec une longue aiguille, c'est la vérité. Cette aiguille elle m'est restée vivante. Quand on commence une histoire le mieux est de dire je suis né, c'est le meilleur départ car les enfances sont plus nombreuses à mesure qu'on grandit, elles se multiplient et voilà déjà une cause de confusion. J'ai le cœur gros de commencements toujours ratés. Et le but aussi, je n'en ai point. J'ai beau ouvrir les yeux je ne vois rien, d'ailleurs ça ne m'intéresse pas, l'autre jour à un bonhomme qui me donne parfois du travail et qui me demande : « Est-ce que ça vous suffira, est-ce que vous pourrez tourner avec cette somme ? » j'ai répondu : « Je ne sais pas, je n'ai pas le sens de l'avenir, excusez-moi. » Ou lorsqu'on me fixe un rendez-vous pour la semaine prochaine, j'ai peur comme si on m'avait coupé en deux et je dois retrouver l'autre moitié la semaine prochaine, si je ne la retrouvais pas ? Il va falloir aller très lentement pour décourager les jouisseurs, ceux qui disent : « Exquis vraiment, quelle âme délicate,

quelle transparence » car je suis trouble, épars, j'ai peine à me rassembler, rien que pour me tenir droit dans la rue je dépense toutes mes forces de la journée. Pris au dépourvu, lorsque je parle de moi j'emploie des images, c'est une vieille habitude, je n'aime pas tout avouer.

Le matin je me réveille tard, il me faut beaucoup de sommeil et je ne peux guère me coucher avant trois heures, même à ne rien faire pendant la nuit on a l'impression de gagner du temps. Il est très rare que je rêve des choses agréables, presque toujours ce sont des cauchemars ou des scènes absurdes avec des personnes de ma famille, je les ai quittées trop vite, elles reviennent et toujours celles dont je me préoccupe le moins, c'est de plus en plus bête à mesure que je vieillis. Je m'interroge et n'y connaissant rien en interprétation des rêves je trouve une explication quelconque, cuisante en général, j'ai toujours des tas de raisons à donner mais jamais la bonne, ce sont des retours en arrière, je me demande sans cesse comment le passé peut accoucher du présent et je ne parviens pas à savoir. Donc j'ai des réveils tristes, je me lève et je vais me passer de l'eau sur la figure, en hiver il fait trop froid pour déboutonner ma chemise, j'ai trouvé le truc de la même chemise jour et nuit, je me jette un coup d'œil dans la glace, je suis horrible le matin, j'essaie de me graver dans la tête une autre figure pour la journée et j'achève de m'habiller. Et je sors parce que tout de suite se mettre au travail dans la même chambre te laisse un goût de lit et de sommeil qui soulève le cœur. Je vais au café même s'il est midi, à deux pas de chez moi, chemin faisant